

Des films et des chiffres

Léo Bonneville

Number 161, November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1992). Des films et des chiffres. *Séquences*, (161), 3–3.

Des films et des chiffres

On sait que l'argent dont dispose *Téléfilm Canada* provient nécessairement des contribuables. Quand cette société d'État investit dans un film, chacun peut se dire qu'il y a une part de son avoir dans cette réalisation. Il ne faut pas se le cacher, produire un film, particulièrement de fiction, coûte cher. On n'a qu'à penser aux artisans engagés et aux interprètes mobilisés pour un travail qui dure en moyenne un mois. S'ajoutent la distribution, et la promotion du film qui doit être rendue alléchante pour attirer le public. Tout cela appelle des sommes considérables avant qu'un film apparaisse sur les écrans.

Pour l'exercice financier 1991-92, 20,8 millions de dollars ont été consacrés au développement et à la production de 111 nouveaux projets. Sur les 24 longs métrages, *Téléfilm Canada* a assumé 36% des budgets. Il faut savoir que l'aide maximale pour un long métrage ne dépasse pas 1,5 million \$. 1 film français et 3 films anglais ont obtenu ce montant: **La Postière** de Gilles Carle, **Buried on Sunday** de Paul Donovan, **Ganesh** de Gilles Walker et **What a Night** de Eric Till. Suivent de près, **Maggie** de Don Shebib avec 1,34 million \$, **Léolo** et **La Vie fantôme** avec 1,2 million \$ chacun. Ces sommes représentent donc, pour chaque film, environ 38% du budget total. C'est dire que certains longs métrages atteignent près de 5 millions \$.

Quand nous comparons ces chiffres à ceux de nos voisins du sud, nous constatons qu'ils sont fort modestes. N'importe quel film américain coûte des millions et certains dépassent les 20 millions de dollars. Comment concurrencer des productions qui font souvent appel à des procédés très sophistiqués?

Le directeur général de *Téléfilm Canada* a annoncé que la société d'État avait révisé ses conditions d'admission: certains films pourront obtenir plus de 1,5 million \$ et les critères de subvention seront assouplis afin d'encourager les longs métrages à rejoindre le grand public. Deux observations à ce sujet. Que veut dire assouplir les critères, sinon être moins exigeant sur la qualité? Et cette qualité comprend le scénario, les interprètes, les décors, etc. Il est vrai que le mandat de *Téléfilm Canada* ne l'invite pas à suivre à la trace la réalisation d'un film. Mais on peut dire que bien de nos films souffrent d'une carence dans le scénario. On dirait souvent que le cinéaste sait comment commencer un film et n'arrive pas à le terminer. D'autre part,

qu'entendons-nous par un film populaire? Je me méfie toujours de ce mot qui rase le sol. Il faut redouter qu'on nivelle la qualité sous prétexte que le public n'est pas difficile. C'est faire injure aux spectateurs et mépriser les cinéastes. Prenons un exemple. **Les Portes tournantes** de Francis Mankiewicz est-il un film grand public? Pourtant la trame de l'histoire se suit aisément et la qualité artistique s'observe sans effort. Évidemment ce n'est pas un film à grand spectacle, mais c'est un film qui ne laisse aucun doute sur sa valeur globale. Que désire-t-on? **Le Party** qui, récemment, a fait bondir bien des gens devant leur télévision? Sans doute on peut investir davantage dans certains longs métrages, mais cela ne veut pas dire qu'il faut être complaisant.

Au cours du même exercice, *Téléfilm Canada* a accordé 59% de ses crédits à des projets en anglais et 41% à des projets en français. Cela comprenait 11 projets en français et 13 projets en anglais. Comment expliquer le rapprochement? Les provinces de l'Ouest ont présenté moins de projets que d'habitude.

Téléfilm Canada s'est engagé également dans neuf coproductions réalisées dans six pays: la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Australie et l'Argentine. On est étonné d'apprendre que la grande majorité de ces coproductions ont été tournées en français. Et, dans quatre de ces productions, les intérêts canadiens dominaient.

Le film qui vient de remporter le Grand prix des Amériques **El lado oscuro del corazón** (Le Côté obscur du cœur) de Eliseo Subiela est une coproduction Argentine/Canada. Même si Roger Frappier a été l'audacieux producteur avec le cinéaste et même si André Melançon a participé au tournage en tant que comédien, il n'empêche que ce film a une connotation plutôt argentine que canadienne, non seulement à cause du verbe mais aussi de la facture du film.

Téléfilm Canada, qui fête cette année vingt-cinq ans d'existence, entend prouver son utilité en aidant le cinéma dans ses principales activités. Sans lui, bien des films ne verraient pas le jour. Il faut se réjouir que cet organisme continue à verser de l'argent pour que le cinéma canadien s'affirme davantage.

Léo Bonneville